

**HJELMSLEV ET LA « FONCTION SÉMIOTIQUE » :
DU MODÈLE STRUCTURAL AU MODÈLE COGNITIF***

Antonino Bondì

Université de Palerme

RÉSUMÉ : Le texte analyse la notion de fonction sémiotique chez Hjelmslev, en repérant les sources de la théorie de la stratification du langage. La fonction sémiotique, qui constitue chez Hjelmslev le principe dynamique à l'origine de la stratification, est ici comprise à la fois comme une attraction entre deux espaces hétérogènes et comme un ensemble d'opérations de constitution du sens.

Sur le plan historiographique, il s'agit aussi de présenter une nouvelle hypothèse interprétative selon laquelle le structuralisme hjelmslévien n'a pas construit une conception statique et étrangère à la dimension cognitive, mais une théorie très attentive aux aspects opérationnels de la sémiosis.

MOTS-CLÉS : Hjelmslev, Louis ; Structuralisme ; Epistémologie ; Fonction sémantique ; Morphogenèse ; Stratification ; 20^e se.

ABSTRACT : The article discusses the concept of semiotics function in Hjelmslev, finding sources of the theory of language's stratification. The semiotic function, which is in Hjelmslev the principle underlying the dynamic layering, is identified here as both an attraction of two heterogeneous spaces and as a set of operations of sense's establishment.

At historiographic level, this article presents a new hypothesis of interpretation, that the hjelmslevian structuralism has not built a static theory of language, disinterested to the cognitive dimension, but a careful theory to operational aspects of semiosis.

KEY WORDS : Hjelmslev, Louis ; Structuralism ; Epistemology ; Semiotic function ; Morphogenesis ; Stratification ; 20th century.

Dans cet article, on se propose de reconsidérer la notion de *fonction sémiotique* chez Hjelmslev. Mon but est de montrer que sa théorie ne constitue

* Je remercie le Professeur Franco Lo Piparo de l'Université de Palerme et le Professeur Sebastiano Vecchio de l'Université de Catane : leurs enseignements ont été toujours précieux. Je tiens également à remercier particulièrement le Prof. Christian Puech de l'Université de Paris-III, pour ses conseils et pour sa relecture, critique et patiente, de ce texte.

pas, comme on le dit souvent, la version la plus radicale d'un *structuralisme formaliste*, statique et abstrait. Au contraire, on peut montrer que cette théorie manifeste un intérêt profond pour les aspects *opérationnels* de la *sémiosis*. Dans cette perspective, le langage est conçu comme une activité *stratifiée*, à l'intérieur d'une *praxis* sociale complexe et à travers une *multiplicité* de niveaux de formation des signes linguistiques.

Le structuralisme hjelmslévien, en effet, a été considéré comme faisant partie de la version *formaliste* de ce paradigme. Selon Jean Petitot par exemple (Petitot 2002), ce qui aurait caractérisé cette version du structuralisme aurait été une « manière » nettement *idéaliste* de concevoir l'opposition aristotélicienne entre *matière* et *forme*. Plus précisément, cette tradition aurait considéré la notion de *forme* comme un principe de régulation des réseaux différentiels : la forme s'imposerait toujours, par l'opération d'un « véritable mystère » (Hjelmslev 1968), sur une *masse amorphe*, c'est-à-dire sur un *continuum* passif et indifférencié qu'on appellerait *matière*, qu'on entende par là les dimensions de la perception, de l'action, bref tous les niveaux où, de fait, le sens se trouve déjà de quelque façon pre-structuré.

Cette démarche formaliste du structuralisme aurait engendré au moins deux conséquences : premièrement, une conception de la *structure* en tant qu'entité relationnelle, construite sur la base d'éléments isolés et de nature discrète. Deuxièmement, une représentation désincarnée des relations entre *formes* et *sens*. Dans ce cadre, ce dernier serait comme *autonomisé*, c'est-à-dire qu'il deviendrait un simple effet de positionnement des éléments, sans aucune référence aux processus sous-jacents dont il émerge. Si la *matière* est un continuum amorphe, alors la *forme* apparaît en effet comme douée d'un quasi « pouvoir démiurgique » (Petitot 2002, p. 73) permettant à cette pure combinaison formelle de s'imposer et de construire un sens qui n'a aucune configuration matérielle concrète et réelle.

1. STRUCTURALISME ET PROBLÉMATIQUES *COGNITIVES*

Hjelmslev semblerait donc avoir adopté cette démarche et, de fait, l'*autonomie de la structure*, la conception de la *langue* en tant que *système clos et serré*, les *figurae* en tant qu'éléments minima qui se combinent dans la formation des structures linguistiques, sont les aspects les plus connus de son travail. Si l'on adopte ce point de vue, il semble bien que sa théorie reste enfermée dans l'image historiographique d'un *structuralisme extrême*, incapable d'expliquer la *vie sémiologique*, sociale et cognitive des langues.

Mais on peut aussi prendre appui sur la démarche interprétative de Petitot, selon laquelle, dans l'histoire du structuralisme, une véritable *tension* existe entre d'une part, une version *formaliste* et, d'autre part, une version *substantialiste*, dynamique et morphologique (Petitot 1985). De ce point de vue, la problématique hjelmslévienne de la *fonction sémiotique* exploitée par Hjelmslev dans les années 40 ne ferait-elle pas partie à bon droit de la ligne substantialiste du structuralisme ? La mise au jour de cette interprétation de la perspective hjelmslévienne nous permettrait aussi de voir que dans l'histoire du

structuralisme la dimension *dynamique* a eu beaucoup plus de conséquences qu'on ne l'admet d'habitude du point de vue théorique et historique.

On peut d'abord souligner que le structuralisme hjelmslévien ne s'est pas désintéressé des problèmes concernant la *cognition*, ni des aspects de la *construction par le langage*, ni de l'élaboration d'une *sémantique conceptuelle*, etc. De ce point de vue, l'idée d'un « structuralisme hjelmslévien » engagé dans une rupture épistémologique est une interprétation trop forte et réductrice. Dans les années 50, Hjelmslev a proposé une sémiotique générale qu'il a appelé théorie de la *stratification*, et qui se caractérise par une complexification de la *fonction sémiotique*. Celle-ci est conçue comme une *structure d'attraction* entre deux espaces de catégorisation cognitive, à savoir l'espace phonétique et l'espace sémantique et conceptuel. La *stratification du langage*, alors, constitue l'intégration d'un niveau *substantiel* dans l'organisation et la formation du sens. C'est à partir de cette considération que Hjelmslev a élaboré son modèle de la *stratification* en tant qu'ensemble de processus que le langage réalise en travaillant constamment sur lui-même.

Cette interprétation de la théorie de Hjelmslev que nous proposons, vise par ailleurs à mettre au jour des enjeux à la fois historiques et épistémologiques. Le structuralisme hjelmslévien, en effet, atteste d'une convergence perceptible de problématiques entre théories structurales et théories cognitives du langage. Il ne s'agit pas là d'une interprétation téléologique de l'histoire des idées linguistiques mais de la remise en cause de l'idée qu'il ait pu y avoir une tranquille *succession* entre le structuralisme et les théories cognitives du langage. On a plutôt affaire ici — c'est notre hypothèse — à deux paradigmes comportant, certes, chacun des spécificités, mais qui partagent aussi des préoccupations communes. D'autre part, je ne veux pas soutenir non plus que la démarche hjelmslévienne constituerait une sorte d'*anticipation* des grammaires cognitives. En interprétant l'évolution de la notion de *fonction sémiotique* jusqu'à la *stratification du langage*, je veux montrer que, au-delà des représentations historiographiques convenues, la « lignée substantialiste » du structuralisme linguistique partage des préoccupations théoriques avec les grammaires cognitives, et que les deux courants aboutissent à des solutions qu'on peut comparer.

Je me propose donc de suivre Hjelmslev sur le versant *dynamique* de son structuralisme pour montrer que sa théorie fait sans doute partie des quelques excellentes exceptions de la linguistique européenne dans leurs rapports aux grammaires cognitives.

2. LE GESTALTISME MÉTHODOLOGIQUE ET LINGUISTIQUE

Pour comprendre la notion de *structure* chez les structuralistes, il faut d'abord préciser ce que ces derniers entendent quand ils parlent d'*autonomie* des entités linguistiques. Pour Hjelmslev, et même déjà pour Saussure, la langue constitue une *forme symbolique* tout à fait particulière, une *institution* dont il s'agit de comprendre le caractère. Ou mieux, dans ce cadre, la langue en tant que système est le lieu de réalisation d'une activité générale de symbolisation, constituant à la fois une sorte de milieu *sémiotique* et un système de *propriétés générales*.

À ce propos, la démarche hjelmslévienne est claire : le langage est un phénomène *global*, et la stratégie d'explication la plus adéquate doit être *holiste*, puisqu'on a devant soi un phénomène de « Gestalt » :

Dans la linguistique présaussurienne tout se ramène à l'action de l'individu; le langage se réduit à la somme des actions individuelles (...). C'est ainsi que, tout en admettant l'importance de l'acte individuel et son rôle décisif pour le changement, et en faisant de la sorte ample concession aux recherches traditionnelles, F. de Saussure arrive à établir quelque chose qui en diffère radicalement : une linguistique structurale, une *Gestaltlinguistik* destinée à supplanter ou du moins à compléter la linguistique purement associative de jadis (Hjelmslev 1971, p. 79).

Hjelmslev se réfère nettement ici à une méthodologie *gestaltiste*, méthodologie qui conçoit la dimension du *sens* comme constitutive et intérieure à la langue en tant qu'activité. Cette méthodologie postule un lien très fort entre la *variation* constante du langage dans l'activité de parole et la *résistance* d'un filtre intersubjectif, c'est-à-dire la langue. On a alors raison de voir que l'idée de « l'autonomie des objets linguistiques » – la langue en tant que faisceau de relations et d'interdépendances – découle de façon explicite de la *théorie de la forme*. On peut voir cette hypothèse confirmée dans ce passage où Hjelmslev cite Claparède :

Est *structure* une *entité autonome de dépendances internes*. Structure s'emploie ici pour 'désigner, par opposition à une simple combinaison d'éléments, un tout formé de phénomènes solidaires, tels que chacun dépend des autres et ne peut être ce qu'il est que dans et par sa relation avec eux. Cette idée est le centre de ce qu'on appelle aussi théorie des formes'. La théorie de la forme ou théorie des formes 'consiste à considérer les phénomènes non plus comme une somme d'éléments qu'il s'agit avant tout d'isoler, d'analyser, de disséquer, mais comme des ensembles (*Zusammenhänge*) constituant des unités autonomes manifestant une solidarité interne, et ayant des lois propres' (Hjelmslev 1971, p. 109).

Ce n'est sans doute pas par hasard, d'ailleurs, si le lien entre linguistique et théorie de la *Gestalt* est exposé ici par Hjelmslev dans un article de sémantique. On trouve dans cet article la position selon laquelle la théorie du signifié doit rapprocher les sciences anthropologiques et les sciences proprement linguistiques, parce qu'on aurait affaire s'agissant du signifié à une structure *intégrative*. La *méthodologie gestaltiste* de Hjelmslev montre bien qu'il n'a pas eu l'intention de construire un modèle du langage comme système « fermé » et notamment fermé à la prise en considération des *activités* des sujets parlants.

On peut dire qu'il a plutôt cherché à concilier la nature *continue* du sens et les *discontinuités* des formes linguistiques sans que ce propos n'ait été toujours suffisamment souligné. On dit souvent que le modèle du signe chez Hjelmslev est un modèle *discret* de formes linguistiques, incompatible avec la dimension énonciative des langues. On dit aussi qu'il s'agit d'un modèle *bidimensionnel* comme le montre, par exemple, ce passage tiré des *Prolégomènes* :

On peut dire qu'un paradigme d'une langue et un paradigme correspondant d'une autre langue peuvent recouvrir une même zone de sens qui, détachée de ces langues, constitue un continuum amorphe et compact dans lequel les langues établissent des frontières. Derrière les paradigmes qui, dans les

différentes langues, sont formés par les désignations des couleurs nous pouvons, par soustraction des différences, dégager ce continuum amorphe : le spectre des couleurs dans lequel chaque langue établit arbitrairement ses frontières (Hjelmslev 1968, p. 76-77).

Du point de vue du traitement lexical, on semble se trouver devant une théorie où aucune place n'est réservée à la cognition : il s'agirait d'un modèle où une forme serait simplement *projetée* sur la matière amorphe (Piotrovski 1996). Hjelmslev apparaît alors comme un *algébriste* bidimensionnel qui n'aurait pas vu la structure complexe de l'espace de construction du sens. Mais si on regarde bien ce qu'il affirme, on voit qu'il ne parle dans ce cas là que de la *traduction interlinguistique*, c'est-à-dire d'une activité de traduction selon des *mises en relief* différentes réalisées par des langues différentes.

L'amorphe, alors, ce n'est pas la *cognition* ou la *perception*; c'est la *variable* de l'*analyse linguistique* que constitue l'expérience extralinguistique *non pertinente* pour la description. Cette non pertinence du point de vue de la *matière* pousse le linguiste à adopter la terminologie saussurienne et à faire comprendre que l'arbitraire du découpage est, en dernière instance, la *constante activité de différenciation* que le langage réalise.

En d'autres termes, Hjelmslev veut montrer que partout, dans chaque dimension de son organisation, la langue construit des systèmes différentiels qui ne renvoient qu'à des principes de construction internes à chaque langue. Dans les *Prolégomènes* Hjelmslev a affirmé que la forme n'est pas une matière universellement formée, mais bien un « principe universel de formation », et il a soutenu que la *structure* est ce qui différencie les langues dans ce qu'elles comportent de plus semblables.

Ce que Hjelmslev veut finalement aboutir à mettre au jour, ce n'est pas une *forme abstraite* qui se projetterait sur un continuum amorphe, mais plutôt une sorte d'*épigénèse* de la forme agissant en retour sur une substance se transformant en un nouveau domaine en devenant forme langagière :

Dans le domaine de l'expression, lorsqu'on considère ainsi le son du langage sous l'angle de la distinction humboldtienne entre matière et forme, on voit que l'opération intellectuelle d'abstraction par laquelle nous passons de la matière de l'expression à la forme de l'expression est très exactement analogue à celle qui, dans le domaine du contenu, fait passer de la matière du contenu à la forme du contenu. Dans le monde des idées aussi, la langue, en informant la matière, pose des frontières comme par exemple lorsque telle langue distingue entre le passif et le moyen, le présent et le futur, le masculin et le neutre... alors que telle autre langue ne le fait pas. Cette mise en forme du contenu transforme la matière du contenu en substance du contenu, et les idées deviennent des idées langagières (*Sprachideen*), c'est-à-dire des concepts (Hjelmslev 1985, p. 152)

C'est donc ce processus de *formation de la matière* qui constitue en propre l'objet sémiotique de Hjelmslev. On peut dire, avec Piotrovski (Piotrovski 1996), que Hjelmslev est intéressé, à travers une méthodologie holiste et gestaltiste, à rendre compte d'un des *noyaux fondamentaux* du langage, c'est-à-dire la nature *duale* du signe linguistique, en tant que structure qui construit une unité synthétique entre plan de l'expression et plan du contenu. Dans cette optique interprétative que nous partageons, on examinera donc la notion de *signe* chez

Hjelmslev et sa *topologie* orientée et centrée sur l'usage collectif, en montrant la complexité de sa vision trop souvent simplifiée.

3. LA FONCTION SÉMIOTIQUE : LE PROLONGEMENT DE L'UNITÉ DUALE DU SIGNE

Dans la perspective hjelmslévienne, le signe n'est pas l'équivalent du mot, mais *l'instanciation* des différences phono-sémantiques dans le tissu des processus grammaticaux. Ces différenciations instanciées donnent forme aux besoins expressifs intersubjectifs qui reçoivent un brevet d'acceptabilité à l'intérieur de processus de stabilisation complexes. C'est donc par une sorte *d'esprit collectif*, que la langue est façonnée à partir de critères variables et différenciés. Donc, comme on peut le voir, quand on parle de signe chez Hjelmslev, on se trouve bien — sans doute malgré lui — devant une *ontologie du sémiotique*. En observant sa construction théorique, on s'aperçoit qu'il a élaboré un modèle de *sémiosis* qui n'est pas sans conséquences *philosophiques*. Il est intéressant de se rendre compte de la façon dont Hjelmslev met en relief la notion de signe en donnant raison, n'en déplaie au linguiste danois lui-même, aux interprétations ontologiques de sa théorie.

De fait, dans le corpus hjelmslévien, on retrouve bien des réflexions sur la nature interne du signe. Il est clair que le point de départ de Hjelmslev est constitué par une réflexion sur *le signe* saussurien, en tant qu'union du signifiant et du signifié. Pour le danois, et même si elle a donné naissance à l'hypothèse structurale, la définition saussurienne reste pourtant de type « lexicaliste ». En d'autres termes, pour Hjelmslev le signe en tant que structure dotée d'une unité à partir de l'association d'un signifiant et d'un signifié n'est pas doué par là d'un critère épistémologique suffisamment précis pour sa description.

Dans le § 13 des *Prolégomènes*, Hjelmslev soutient que le signe saussurien n'est pas suffisant parce qu'il ne tient pas compte de l'existence de *différents types* de signifiés. Pour Hjelmslev, la *sémantisation* de chaque forme est un phénomène qui n'appartient pas seulement aux mots pleins, mais aussi aux catégories vides et qui se trouve dans tous les régimes d'organisation des langues. C'est pour cette raison qu'il ne faut pas parler de signifié lexical isolé, mais plutôt de *deux espaces*, ou de *deux zones* d'organisation du langage, dont le signifié lexical ne représente qu'une couche spécifique :

Or il y a effectivement dans les deux plans du langage, le plan du contenu et le plan de l'expression, des formes qui ont un comportement parfaitement similaire envers la matière qu'elles informent. La langue consiste en forme du contenu et en forme de l'expression, et il semble justifié de parler à leur propos de forme *conceptuelle* et forme phonique. Ces composés que sont la forme conceptuelle et la forme phonique consistent en deux composants et peuvent *a priori* être examinés de deux points de vue, celui de la substance et celui de la forme. De même que le concept linguistique doit nécessairement être en même temps linguistique et sémantique, le son du langage doit être en même temps linguistique et phonique. Une forme conceptuelle linguistique peut être définie sémantiquement, c'est-à-dire d'après son contenu de signification, ou bien grammaticalement, c'est-à-dire d'après sa fonction (Hjelmslev 1985, p. 152-153).

Selon Piotrovski (Piotrovski 1996), cette idée hjelmslévienne constitue le *prolongement* que le linguiste a opéré par rapport à l'unité duale de Saussure. Si le point de départ de l'analyse du danois est bien le signe en tant qu'unité duale, il ne se limite pas à considérer cette dualité comme la seule réalité. Et c'est bien sur ce point que Hjelmslev abandonne Saussure : le signe hjelmslévien tient à la fois du domaine du langage et du registre cognitif dont il émerge.

Pour Saussure, le signe est une structure indécomposable dont le signifié va marquer son unité structurelle et la topologie de ses possibilités. Si on sort du domaine de cette unité, on est à l'extérieur du domaine de la linguistique. Hjelmslev a insisté sur la *relative indépendance* des deux espaces ou zones dont il a parlé : l'*expression* et le *contenu*. Ceux-ci constituent des espaces dynamiques de réorganisation du matériau cognitif dans un nouvel ordre : l'ordre proprement linguistique. La *forme conceptuelle* et la *forme phonique* correspondent à un premier niveau de stabilisation, intersubjectif et partagé par les interlocuteurs, mais un niveau qui est en même temps pour ainsi dire mécanique ou inconscient, puisque lié aux degrés de différenciation réalisés par l'esprit collectif.

La notion de forme, alors, est à comprendre plutôt comme ensemble de règles fonctionnelles qui subissent une sélection dans l'usage de la langue. Cette sélection est constitutive de *spécialisation* fonctionnelle d'un élément du système à l'intérieur des pratiques langagières. De cela, Hjelmslev fournit un exemple éclairant à propos du « r français » :

a) D'abord l'*r* français pourrait être défini 1° par le fait d'appartenir à la catégorie des consonnes, définie comme déterminant des voyelles; 2° par le fait d'appartenir à la sous-catégorie des consonnes admettant indifféremment la position initiale (soit *rue*) et la position finale (...). Cette définition de l'*r* français suffit pour fixer son rôle dans le mécanisme interne (réseau de rapports syntagmatiques et paradigmatiques) de la langue considérée comme *schéma* (...).

b) Ensuite l'*r français* pourrait être défini comme une vibrante, admettant comme variante libre la prononciation de constrictive postérieure. Cette définition de l'*r* français suffit en effet pour fixer son rôle dans la langue considéré comme *norme*. Elle oppose l'*r* aux autres éléments du même ordre, mais, cette fois, ce qui le distingue de ces autres éléments n'est pas quelque chose de purement négatif ; l'*r* français se définit maintenant comme une entité oppositive et relative, il est vrai, mais munie d'une qualité positive; (...)

c) Enfin, l'*r* français pourrait être défini comme une vibrante sonore roulée alvéolaire ou comme constrictive sonore uvulaire. Cette définition comprendrait toutes les qualités trouvées dans la prononciation habituelle de l'*r* français, et le fixerait ainsi comme élément de la langue considérée comme *usage*. La définition n'est ni oppositive ni relative ni négative; elle épuise les qualités positives caractéristiques de l'usage, mais d'autre part elle s'y arrête (Hjelmslev 1971, p. 81-83).

La construction de la linguistique, alors, est la construction d'une science qui définit ses objets sur la base de relations entre des éléments et des interactions sociales. Et même si Hjelmslev ne fait pas usage de en utilisant cette terminologie ou de cette démarche spécifique, sa démarche va dans ce sens. Ce que le linguiste danois met en évidence est le fait que la matière langagière est *logiquement antérieure* dans l'acte et dans l'usage, et donc que la langue est à

comprendre comme une forme dans le sens où le caractère multiple de la socialisation langagière engendre une multiplicité de niveaux d'observations des faits de langue.

L'analyse du linguiste vise à aboutir à une conception dans laquelle la forme entendue comme émergence de la matière cognitive du langage (la dimension acoustique et la dimension catégorielle) se transforme en deux plans coexistants, simultanés et stratifiés. Pour parvenir à ce but, il faut bien souligner que la notion de forme ne trouve pas son explication ultime dans le cadre d'une projection d'unités minima sur le continu du sens. Au contraire : l'analyse doit être une opération de décomposition d'un objet qui est d'emblée *global*. C'est la raison pour laquelle Hjelmslev relativise la distinction entre forme et substance et la subsume sous celle d'*expression* et de *contenu*.

La distinction entre contenu et expression est supérieure à celle entre forme et substance, si bien que, dans la procédure de l'analyse, la bifurcation qui conduit à séparer la hiérarchie constituée par le plan du contenu et celle constituée par le plan de l'expression se trouve à un stade antérieur à celle qui sépare forme et substance (...). La distinction entre contenu et expression est le premier carrefour, celle de forme et substance le second, et la distinction de forme et substance est donc subordonnée à celle entre les plans (Hjelmslev 1971, p. 53).

On comprend ainsi ce qu'on a appelé *prolongement* de l'unité saussurienne duale : il ne s'agit plus d'un ensemble de découpages sur une masse amorphe, mais de deux plans qui possèdent une structure indissociable pourtant différenciée et relativement autonome.

C'est dans cette opération de *prolongement* de l'analyse saussurienne en deçà du signe, que Hjelmslev a conçu le signe comme le résultat d'un processus tout à fait spécifique, qu'il a appelé la *fonction sémiotique*. Il note dans les *Prolégomènes* que cette fonction est la *première* fonction qu'on repère quand on analyse des textes. La fonction sémiotique est en effet une *activité d'instanciation* de dépendances entre les éléments qui retiennent des valeurs différentielles ; ces éléments constituant à leur tour des points de stabilisation dynamique du sens.

Notant un manque de clarté dans la conception traditionnelle du signe, Hjelmslev soutient même qu'il faut abandonner cette notion de signe en la remplaçant par une structure susceptible d'expliquer le processus de construction sémiotique (Hjelmslev 1968, p. 66). Dans cette perspective, le signe apparaît comme une relation de couplage entre éléments qui appartiennent à deux plans, parmi lesquels un nouvel ordre de formes trouve sa genèse : l'ordre des connexions linguistiques. Jusque là, Hjelmslev ne semble pas dire autre chose que son inspirateur Saussure. Mais dans la considération de la structure du signe, Saussure ne tient pas compte du fait que le signe est une forme structurée qui est reconnaissable en tant que *synthèse* d'ordres hétérogènes. Cette hétérogénéité est due au fait que la langue synthétise au moins trois types différents d'opérations. En suivant Brandt (Brandt 1993), on peut représenter la fonction sémiotique par une fonction à deux co-variantes : cette fonction réunit toutes les variations possibles du contenu et de l'expression en constituant des unités linguistiques où l'hétérogénéité des éléments des plans disparaît. En un sens, Hjelmslev reste

fidèle à Saussure ; en un autre il le dépasse. Si on tient compte jusqu'au bout de la *solidarité* entre expression et contenu, c'est-à-dire si on voit que le signe est une fonction qui relie des ordres hétérogènes dans un nouvel ordre, on tient compte en même temps du fait que le signe est composé de deux plans qui fonctionnent de façon autonome.

Donc, on trouve d'un côté le domaine du *linguistique* comme domaine spécifique, introduisant des règles propres à la constitution du sens, et relevant d'une description fonctionnelle : ce domaine décrit la limite que le linguiste ne devrait pas franchir. Mais de l'autre côté, c'est le même Hjelmslev qui affirme qu'on ne peut pas ne pas considérer ce qui constitue les deux domaines ou espaces dont les langues font la synthèse. Ces réflexions, notons-le, étaient déjà présentes chez Saussure :

Une identité linguistique a cela d'absolument particulier qu'elle implique l'association de deux éléments hétérogènes. Si l'on nous invitait à fixer l'espèce chimique d'une plaque de fer, d'or, de cuivre, d'une part, et ensuite l'espèce zoologique d'un cheval, d'un boeuf, d'un mouton, ce seraient deux tâches faciles; mais si l'on nous invitait à fixer quelle « espèce » représente cet ensemble bizarre d'une plaque de fer attachée à un cheval, d'une plaque d'or mise sur un boeuf, ou d'un mouton portant un ornement de cuivre, nous nous récrierions en déclarant la tâche absurde. Cette tâche absurde est précisément celle devant laquelle il faut que le linguiste comprenne qu'il est d'emblée et dès l'abord placé (Saussure 2002, p. 18).

Saussure a bien identifié le problème que pose le *mélange* de deux ordres strictement hétérogènes, et, à travers la métaphore chimique, a posé les fondements de sa théorie du signe. Mais ce que Hjelmslev lui reproche est que cette individuation ne puisse pas être généralisée. Selon Hjelmslev, Saussure a bien dit qu'il ne fallait pas parler, du point de vue des langues, d'une pensée antérieure au langage, mais il garde encore une idée trop ontologique à son gré du concept. Pour cette raison il ne partage pas l'idée de deux masses amorphes constituant les deux domaines du son et de la pensée. Or, toute la critique postérieure a rassemblé sur ce point les deux linguistes, ne voyant pas que pour Hjelmslev l'expression et le contenu sont déjà structurés, parce qu'ils constituent à leur tour des espaces de catégorisation où le langage travaille. C'est cette — apparemment — « petite » différence entre Saussure et Hjelmslev qui pousse ce dernier à construire la notion de *fonction sémiotique*.

Déjà, dans les *Prolégomènes*, le linguiste danois avait posé trois principes très importants pour comprendre la nature opératoire de la signification : a) l'homologie fonctionnelle entre expression et contenu ; b) la notion de *figure* comme inventaire de catégorisation de la langue à l'intérieur du tissu d'expérience où le langage acquiert sa forme ; c) la *non-conformité* entre les plans.

Il faut examiner ces trois principes pour voir fonctionner « a plein » la notion d' « activité langagière » chez Hjelmslev.

4. LA STRATIFICATION DU LANGAGE : UNE THÉORIE OPÉRATIONNELLE DE LA SEMIOSIS

Expression et contenu constituent deux espaces qui ne sont pas vides, mais où les langues travaillent en sélectionnant chaque fois des configurations morpho-symboliques et sémantiques. Or, Hjelmslev a examiné les composantes et les processus de constitution de ce couple.

Comme a remarqué Brandt, expression et contenu doivent être considérés en relation avec la fonction sémiotique :

Si une fonction sémiotique relie par un appel mutuel un plan de l'expression et un plan du contenu, dans n'importe quel phénomène interprété comme un signe, il faut savoir plus précisément comment ces plans « fonctionnent », ensemble et séparément (...). La catégorisation formelle qui a lieu dans le plan de l'expression d'un signe et dans son plan de contenu ne forme pas une unité fonctionnelle (...). La catégorisation et la fonction (sémiotique) ne coïncident pas (Brandt 1993, p. 12-13).

Expression et contenu sont homologues parce qu'ils réalisent le même type d'opération à chaque niveau d'analyse de la langue. Mais ils n'ont pas de fonctionnalité pris en eux-mêmes : il faut qu'un troisième élément intervienne dans la construction de formes douées d'une structure reconnaissable. C'est à ce niveau que la fonction sémiotique fait son apparition. Donc, si l'homologie de deux plans signifie qu'à chaque niveau d'une langue le couple *E/C* produit des processus identiques, les résultats de leur catégorisation autonome doivent être différents, parce que, dans le cas contraire, on aurait une transparence du signe par rapport aux situations de référence. C'est pour cette raison que Hjelmslev introduit alors les *figures*, c'est-à-dire les plus petites unités dont se composent les langues naturelles, et dont seule la combinaison peut produire la fonctionnalité des signes.

Si l'homologie des plans garantit le saussurisme de Hjelmslev, la notion de figure marque par contre sa différence, et fait comprendre que la tripartition hjelmslévienne forme/substance/matière, découle de cette difficulté du saussurisme orthodoxe. Dans les deux plans, en fait, la forme est articulée en figures : en séparant figures de l'expression et du contenu, Hjelmslev va dire que ces deux registres sont générés par des catégorisations autonomes. Le point sur lequel Hjelmslev fait silence concerne la nature de ces catégorisations. Le signe, alors :

Repose sur *deux* catégorisations et *une* fonction sémiotique de connexion, qui ne prend en charge que les combinaisons de figures résultant des catégorisations, et ne les épuise pas. Il y aura ainsi une *forme* de l'expression et une *forme* du contenu ; l'indépendance de ces deux formes est due au fait que les catégorisations s'appliquent à deux *substances* naturellement distinctes, à savoir la perception et la pensée. (...) la fonction sémiotique, troisième instance fondamentale (...) fait que les deux substances s'« attirent », au point d'attacher et de « fixer » les formes complexes (combinaisons de figures) les unes aux autres. On peut probablement faire un premier pas dans l'élucidation de ce mystère en faisant remarquer que les *morphogenèses* – émergence et stabilisation d'une forme dans une substance – se réalisent dans des conditions différentes dans les deux plans, quelle que soit la sémiotique considérée (Brandt 1993, p. 14).

Si on a pu penser dans un premier temps que la forme était un réseau intelligible et indépendant de chaque substrat physique sous-jacent, on voit bien maintenant qu'il convient de reconsidérer la notion hjelmslévienne de *matière*. Elle renvoie à la fois au domaine physique du sensible et au domaine intelligible du cognitif. Et quand Hjelmslev affirme que chaque langue impose ses divisions à l'intérieur de la matière et détermine de cette façon les substances, cela veut bien dire que la substance est le *phénomène émergent* de la *sémiosis*. Pour réviser de fond en comble l'opinion courante sur la notion de forme chez Hjelmslev, il faut lire la *Stratification du Langage*, où le linguiste danois travaille sur les noyaux substantiels du *sémantique* et du *phonétique* pris ensemble. Ce que Hjelmslev va préciser à la fin, c'est que la fonction sémiotique est une *fonction de stratification* de la langue, fonction par laquelle la langue ne cesse d'agir sur elle-même en se transformant.

On voit que les figures du contenu et de l'expression tiennent de deux catégorisations distinctes, qui sont en relation avec un même domaine complexe; mais ils en reconnaissent et ils en retiennent des aspects différents, qui dépendent de ce qu'Hjelmslev appelle la *multiplicité des substances* (Hjelmslev 1971, p. 58) :

Pour bien comprendre la multiplicité possible des substances par rapport à la forme sémiotique, il faut se rendre compte du fait que la règle donnée vaut pour la forme de chaque plan prise à part : pour γ° et pour g° respectivement. Or il convient de rappeler le caractère arbitraire de la fonction sémiotique qui réunit γ° et g ; ce fait, qui révèle une analogie entre la fonction sémiotique et la manifestation, et sur laquelle nous aurons à revenir, signifie qu'une même forme de contenu peut être exprimée par plusieurs formes d'expression, et inversement, fait responsable justement de la situation qu'on vient de constater pour les systèmes d'expression (Hjelmslev 1971, p. 59).

Pour Hjelmslev la *manifestation* est le *lieu*, pour ainsi dire, où la fonction sémiotique travaille. Chaque fois qu'il y a une *manifestation*, la fonction sémiotique produit son attraction d'éléments n'obéissant qu'à des règles internes à chaque plan. Une forme de contenu, alors, est un ensemble des *figures*, c'est-à-dire de pures virtualités de significations. Et la même règle vaut pour le système de l'expression.

La morphogenèse des formes linguistiques dépend d'une attraction des éléments virtuels, qui ne se correspondent pas avant de se fondre dans l'unité synthétique. Le signe, alors, est l'actualisation des virtualités dans des situations de significations. Cette actualisation a besoin d'un niveau virtuel, qui peut se décrire en tant qu'ensemble d'éléments qui sont porteurs de sens : cet ensemble, c'est la langue.

Mais la multiplicité des substances signifie aussi que le sens est partout dans le langage parce qu'il est localement distribué de façon complexe. En effet, Hjelmslev dit qu'il y a un autre facteur qui permet de retenir cette multiplicité. Le langage, dit-il, travaille constamment sur la *substance sémiotique immédiate*, c'est-à-dire le niveau de l'usage et des signifiés intersubjectifs. Cette substance est en relation avec d'autres niveaux, et liée à l'organisation biologique de l'homme :

Une même substance comporte à son tour plusieurs aspects, ou, comme nous préférons dire, plusieurs *niveaux* (...). On sait que la substance phonique, prise dans son ensemble et dans le sens plus large du terme, demande tout au moins une description physiologique (dite aussi articulatoire, miocinétique etc.) et une description purement physique (ou acoustique), et qu'il faut ajouter une description auditive, selon l'aperception des sons du langage par les sujets parlants (Hjelmslev 1971, p. 60).

Cette multiplicité des substances est à l'origine de la co-présence, chez Hjelmslev, de l'idée du parallélisme et de la non-conformité des plans :

La substance du contenu ne paraît pas être exempte d'une différenciation analogue : on ne sépare pas utilement les grandeurs sémantiques susceptibles d'une description physique (telles que « cheval », « chien », « montagne », « sapin ») et celles qui se prêtent surtout, ou peut-être même uniquement, à une description utilisant les termes d'aperception ou d'évaluation (telles que « grand », « petit », « bon », « mauvais »). Au contraire, à regarder la substance du contenu dans son ensemble et du dehors, les deux points de vue se confondent et se suppléent constamment, bien qu'à des degrés divers, et il y a un glissement constant entre eux. Ce n'est pas dire qu'il ne faille pas les distinguer ; seulement séparer et distinguer n'est pas la même chose. A l'analyse (qui n'est pas nécessairement une partition ou une division) le tout se présente justement comme comportant divers aspects ou niveaux qui se correspondent et se complètent et que l'analyse doit dégager (Hjelmslev 1971, p. 60).

Hjelmslev nomme ces aspects les *niveaux* de la substance. Il distinguera au moins trois niveaux d'articulation et de catégorisation à travers lesquels le sens va acquérir forme : un niveau d'appréciation collectif, un niveau socio-biologique et un niveau physique. Ces niveaux possèdent un caractère général et dépendent de l'organisation biologique de l'homme. Donc, expression et contenu, qui se disposent selon des inventaires de figures, se superposent à des opérations de sélection du monde opérées par les corps sociaux. Le niveau d'appréciation et d'évaluation est à rapporter à une problématique anthropologique sur les valeurs sociales et sur la cognition intersubjective : il fonctionne par aperception, c'est-à-dire par la constante production et reproduction des formes *reconnues* par les *sujets parlants*. Il s'agit d'un système où existe une interaction entre les aspects subjectifs et collectifs des signifiés. Les *opinions sociales* constituent un *milieu sémiotique spécifique*, où l'enfant exerce sa compétence dans et par des actes :

La description par évaluation pour la substance du contenu s'impose immédiatement. Ce n'est pas par la description physique des choses signifiées que l'on arriverait à caractériser utilement l'usage sémantique adopté dans une communauté linguistique et appartenant à la langue qu'on veut décrire : c'est au contraire par les évaluations adoptées par cette communauté, les appréciations collectives, l'opinion sociale (...). C'est ainsi qu'une seule et même « chose » physique peut recevoir des descriptions sémantiques bien différentes selon la civilisation envisagée (Hjelmslev 1971, p. 61).

Ces considérations ne concernent pas seulement un niveau de discussion sur les signifiés dans leurs dimensions sociales ; elles concernent aussi les unités formelles sur lesquelles la substance immédiate et l'usage collectif travaillent. Il est vrai que Hjelmslev n'a annoncé que très allusivement ce programme

théorique suivant lequel le sens émerge du biologique pour être évalué sémiotiquement, et donc pour s'introduire dans les relations fonctionnelles de la langue.

Pourtant, il nous semble avoir montré que le parcours de Hjelmslev va du sens à la forme, même s'il semble partir de cette dernière. C'est dans cette perspective qu'on peut revenir à la notion de figure. Celle-ci n'est pas en fait pour Hjelmslev un élément discret, défini une fois pour toute, mais est plutôt à considérer comme la trace de l'émergence d'une activité de catégorisation qui va se stratifier dans les deux plans selon différentes modalités. La fonction sémiotique que Hjelmslev a définie comme *générale* mais non *universelle* revient donc toujours à une *activité* sémiotique exerçant son efficace sur le monde. Pour cette raison, Hjelmslev a souvent dit qu'une forme linguistique comme *mosca* (italien pour « mouche ») peut facilement renvoyer à l'insecte comme à la ville, *Mosca* (italien pour « moscou »), parce que le langage est une combinaison d'opérations d'intégration entre éléments dont le but est la production constante de sens. Cette production dépend d'un ensemble de pratiques de *production/reconnaissance* des formes, qui sont constamment *évaluées* par les communautés. Il désigne là une frontière entre la sphère du cognitif (émotionnel et représentatif) et celle du linguistique : la substance a affaire selon Hjelmslev à ce topos subtil et hybride.

5. CONCLUSION : ENTRE *STRUCTURES* ET *COGNITION*

La théorie structurale de la *stratification de la substance sémiotique* peut-elle apporter une aide quelconque à la théorie de la cognition conceptuelle chez les grammairiens cognitivistes ? Je crois pouvoir répondre positivement à la question.

Les grammaires cognitives restent souvent attachées à une idée *subjective* de la cognition et de la mise en forme langagière. Chez Hjelmslev par contre, le langage a été créé pour répondre aux besoins anthropologiques de construction d'un monde où tous les locuteurs peuvent se reconnaître et se situer. Hjelmslev a bien vu l'importance de la puissance expressive qui dépend à la fois d'une activité physiologique et acoustique permettant de construire une communauté fondée sur le son, et d'une identité de l'espèce fondée sur la capacité de toujours s'étendre et se transformer dans la différenciation des langues et dans l'activité expérientielle indéfinie du sens.

De plus, la non-conformité des deux plans a montré que le langage est un puissant moyen d'adaptation à n'importe quel contexte de référence. Que le langage humain ait été construit pour une *productivité* illimitée, c'est la multiplicité des régimes du sens, enfin, qui nous en offre la preuve la plus éclatante.

Devoir du linguiste : une description de la substance du contenu consisterait à décrire ce que nous avons appelé le niveau de l'appréciation collective, en suivant le corps de doctrine et d'opinion adopté (...) il convient d'y suppléer par une description des autres niveaux, présentant des rapports avec le niveau immédiat. Il ne faut pas croire d'ailleurs que ce soit un niveau physique et rien de plus. Il faudra également une étude des conditions socio-biologiques et du mécanisme psycho-physiologique qui, grâce à des dispositions naturelles et à

des habitudes acquises, valable pour les expériences sensorielle et autres, permettant au « sujets parlants », appartenant à la communauté linguistique dont il s'agit, de *reproduire, d'évoquer et de manier* de diverses façons les éléments d'appréciation (Hjelmslev 1971, p. 62-63).

C'est peut-être à cette idée d'un constant travail intersubjectif sur les valeurs linguistiques que Hjelmslev voulait parvenir par sa théorie. Dans l'interprétation que nous en avons tirée, la stratification est la *fonction sémiotique* entendue dans un sens très large. Elle est la fonction qui relie des catégorisations différentes (E/C), mais aussi l'ensemble des opérations de constitution du sens.

On voit donc que derrière certains principes qu'on avait attribuées au structuralisme – un modèle sans cognition, statique, discret etc. – se cachent des propositions *dynamiques*. Notre interprétation *cognitive* et *dynamique* a voulu mettre en évidence le fait que le structuralisme hjelmslévien ne représente pas un monolithe qui n'aurait plus rien à dire aux théories contemporaines. Au contraire, Hjelmslev s'est plongé dans des recherches sur la nature *psychique* du signe, et, ce faisant, il a suivi un chemin très long qui avait été déjà celui de Saussure, et qui est encore aujourd'hui au centre des préoccupations pour une théorisation du langage.

RÉFÉRENCES

- Brandt, Per Aage (1993). « De la linguistique structurale à la linguistique cognitive. Avec Hjelmslev », *Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague*, XXIV, 9-25.
- Hjelmslev, Louis (1968). *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Les éditions de Minuit.
- Hjelmslev, Louis (1971). *Essais linguistiques*, Paris, Les éditions de Minuit.
- Hjelmslev, Louis (1985). *Nouveaux essais*, Paris, PUF
- Petitot, Jean (1985). *Morphogénèse du sens*, Paris, PUF.
- Petitot, Jean (2002). « Lo zoccolo duro dell'essere : Eco e le nervature del marmo », dans Petitot, Jean & Fabbri, P. (éd.) *In Nome del Senso. A Umberto Eco*, Milano, Santoni.
- Piotrovski, David (1996). *Dynamiques et structures dans les langues*, Paris, CNRS Éditions.
- Saussure, Ferdinand (2002). *Écrits de Linguistique Générale*, Paris, PUF.
- Victorri, Bernard (2005). « Continu et discret en sémantique lexicale », *Cahiers de Praxématique*, 42, 75-94.